



Bi Feiyu
Les Aveugles

Roman traduit du chinois
par Emmanuelle Péchenart



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

BI Feiyu

LES AVEUGLES

Roman traduit du chinois
par Emmanuelle Péchenart

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La Plaine
Les Triades de Shanghai
Trois Sœurs
L'Opéra de la lune

AUX ÉDITIONS ACTES SUD

De la barbe à papa
Un jour de pluie

Titre original : *Tui Na*

© 2008, Bi Feiyu

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Couverture : Courtesy of Zhao Fang and Schoeni Art Gallery,
Hong Kong

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0282-8

Préambule

DÉFINITIONS

Les clients occasionnels, on les accepte, ils représentent à peu près le tiers de la clientèle, les autres sont les habitués et les hôtes privilégiés, qui sont détenteurs d'une carte Privilège. Quand les affaires marchent, on peut aller jusqu'à la moitié. En règle générale, les maîtres de tuina doivent se montrer encore plus prévenants avec les occasionnels, un zèle qui se traduit surtout dans leurs paroles. Voilà d'ailleurs ce qui s'appelle avoir la fibre commerciale : si le contact est bien établi avec un client de passage, il deviendra peut-être un habitué, et un habitué, quand il finit par acheter un forfait annuel, devient naturellement un hôte privilégié. Les hôtes privilégiés, c'est absolument crucial, il ne faut pas en avoir trop à la fois, sept ou huit maximum, pour assurer la base des rentrées mensuelles. Le top, pour un praticien, ce sont bien sûr les hôtes privilégiés, mais le top du top, ce sont encore les clients occasionnels. On peut voir là-dedans un léger paradoxe, pourtant c'est bien un état de fait : au bout du compte, les privilégiés sont toujours issus de la masse des occasionnels. Dans la manière d'établir le contact avec des clients occasionnels, les praticiens ont tous une technique rodée pour s'adresser à eux. Par exemple, c'est tout un art de savoir à qui on dit « Monsieur le Directeur », à

qui on dit « Professeur » ou à qui on dit « Chef ». Le point de repère, dans ce domaine, c'est la voix. S'y ajoutent, bien entendu, la manière de s'exprimer et les intonations. Dès qu'un client ouvre la bouche, les masseurs savent si c'est un directeur ou un chef qui est là, et si ce n'est ni l'un ni l'autre, alors il s'agit d'un professeur. Sans erreur possible.

La teneur de la conversation doit être un tant soit peu recherchée, il faut avant tout qu'elle tourne autour de la condition physique du « professeur », du « chef » ou du « directeur ». En général, c'est pour s'en féliciter. Admirer la condition physique d'autrui entre dans le rôle des maîtres de tuina, c'est un principe de base qu'ils ne doivent jamais oublier. Toutefois, constater les petits défauts ou déficiences dans la condition physique des mêmes personnes est tout autant dans leur rôle et également un principe. Autrement, comment ferait-on marcher le commerce ? « Là, vous avez un problème ! » est une remarque quasi inévitable. S'ensuivent des recommandations concernant les « mesures de prévention ». Exemple, la ceinture scapulaire : les épaules sont une zone du corps particulièrement riche en fibres musculaires, c'est un « patrimoine » important, du point de vue du corps. Un grand nombre de tendons, ceux des biceps, triceps et obliques, se joignent à cet endroit. Quand les mouvements dans cette région sont trop répétitifs, les fibres tendineuses risquent une tension qui, si elle se prolonge, provoque une exsudation dans les muscles. L'épanchement d'exsudat n'a rien d'inquiétant, les tissus musculaires ayant la capacité de l'absorber. Cependant les choses ne doivent pas perdurer en l'état, sinon l'exsudat ne peut plus être absorbé par le muscle. Et c'est alors que les problèmes surviennent,

l'exsudat provoquant des adhérences dans le muscle. Celles-ci, une fois installées, peuvent entraîner une inflammation, qu'on appelle inflammation de la ceinture scapulaire. La douleur, bien localisée, est alors inévitable. Sans les examens et les soins adaptés, les fibres où se sont produites des adhérences connaissent à la longue une calcification. C'est là que les véritables ennuis commencent. Vous imaginez bien quelle peut être l'élasticité de muscles calcifiés. Vous voilà incapable du moindre mouvement, vous ne pouvez plus lever le bras, pas même pour saluer un ami. Ennuyeux, n'est-ce pas ? Aussi faut-il faire le maximum pour la ceinture scapulaire. Les femmes et les hommes sont tout autant concernées. Le sport est indispensable. Quand on n'a vraiment pas le temps, la solution est que quelqu'un d'autre fasse les mouvements à votre place. De pratiquer le tuina, autrement dit. Les manipulations permettent de décoller immédiatement les adhérences. Pourquoi parle-t-on de prévention ? Dans la prévention, l'élément capital c'est « prévoir ». Le discours des praticiens se fonde sur des bases scientifiques sérieuses, mais consiste surtout à adresser d'aimables suggestions et à se faire de la publicité par la même occasion. Ces notions n'ont rien de compliqué et les clients ne sauraient prendre ce que disent les praticiens pour argent comptant. Cependant, donner ou non des explications, eh bien ça change tout. Et de ce point de vue, on peut dire que les praticiens ne ménagent pas leur peine.

Ce jour-là vers midi est entré un client de passage, l'air d'un homme aux revenus importants, qui a immédiatement demandé à voir le patron. Sha Fuming, qui dirige le salon de tuina, est sorti de la

salle de repos : « C'est vous le chef ? » lui a demandé l'arrivant.

Sha Fuming, tout sourires, a répondu avec déférence :

« Pour vous servir. Mon nom est Sha Fuming.

— Un massage intégral. Par vos soins.

— Très honoré. Donnez-vous la peine d'entrer. »

Sha Fuming a fait passer le client dans le salon. L'hôtesse, Xiao Tang, toujours efficace, a préparé le lit de massage en un tournemain. Le client s'y est jeté, faisant tomber son trousseau de clefs sur le matelas. Sha Fuming, s'il a un problème aux yeux, est doté en revanche d'une oreille aiguisée, qui lui permet de localiser l'origine du moindre son et d'évaluer la distance qui l'en sépare. Il a donc attrapé le trousseau d'un geste sûr et, en tâtant les clefs, d'après leur forme et leurs dimensions, il a su que ce client aux ressources conséquentes était chauffeur. Conducteur de camion, l'odeur de carburant perceptible sur son corps étant celle du gasoil et non de l'essence. Sha Fuming, avec un sourire, a tendu les clefs à Xiao Tang, qui les a accrochées au mur. Sha Fuming s'est gratté la gorge, puis il s'est mis à masser son client, en commençant par l'occiput. Il était glacé, pas plus de vingt-trois ou vingt-quatre degrés. Sans aucun doute, le client se servait de la clim de son véhicule comme d'un réfrigérateur. Sha Fuming a saisi l'homme à la nuque et lui a relevé la tête : « Votre cou ne va pas bien, Chef, lui a-t-il dit en souriant, il ne faut pas avoir une telle manie de la fraîcheur. »

Le « chef » a poussé un soupir :

« Nique ma mère, quand mes douleurs aux cervicales me reprennent, j'ai des vertiges et ça me donne envie de dormir. Autrement, comment je serais arrivé

jusqu'ici ? Et il me reste plus de deux cents bornes à faire. »

Sha Fuming a compris que ce chauffeur de camion venait de Huaiyin. Les habitants de Huaiyin, comme ceux de partout ailleurs, niquent volontiers des mères, mais eux ont des standards et des exigences plus élevés, ils ne réservent ce traitement qu'à la leur ; pas question de niquer qui que ce soit d'autre, sinon une maman bien à soi. Sha Fuming a d'abord détendu les deux grands obliques du « chef » de Huaiyin, en utilisant la technique du décollement. Il a ensuite entrepris l'opération de friction, d'abord la nuque qu'il a frictionnée du tranchant de la main, ce qui, du fait de la très grande rapidité du mouvement, comparable à celui d'une scie, pouvait faire penser qu'il lui tranchait la tête avec une lame émoussée. Immédiatement la température occipitale du chauffeur a remonté et celui-ci, se sentant déjà beaucoup mieux, s'est remis à lancer des « nique ma mère » à qui mieux mieux.

« Vos cervicales, en fait, ne sont pas si mal en point, le problème surtout, c'est votre manie de la fraîcheur. Quand le trajet est long, Chef, il vaudrait mieux que vous montiez un peu le thermostat. »

Le chef, puisque chef il y avait, n'a plus rien dit et finalement s'est mis à ronfler. Sha Fuming a tourné la tête vers Xiao Tang.

« Tu peux y aller, a-t-il dit à voix basse. En sortant, referme la porte derrière toi.

— Il arrive à dormir en ronflant si fort, alors à quoi ça sert de parler bas ? » a dit Xiao Tang.

Sha Fuming a rigolé. Il y a du vrai, s'est-il dit. Puis il a fini sa séance, avec des gestes légers. A la fin, il a appliqué un emplâtre tellement chaud que le patient

s'est réveillé. Il avait l'air vif, détendu, et devant lui, maintenant, l'univers s'ouvrait libre et dégagé.

Le « chef » s'est assis, a cligné des yeux et avec l'arrière de sa tête il a tracé dans l'air le caractère *yong* de « toujours » en disant : « Nique ma mère, ça fait du bien ! »

— Si ça fait du bien, c'est ce qu'il faut. »

L'homme, encore sous le coup de l'inspiration, a refermé les yeux et « écrit » un nouveau caractère, *lai* cette fois, « venir ». Ayant tracé avec art le dernier trait descendant à droite, il a allongé le menton extraordinairement loin devant lui, dans un geste où l'inspiration magistralement déployée s'alliait à une imagination artistique exprimée à la perfection. Le chauffeur finalement a parachevé le coup de pinceau et ramené son menton en position initiale.

« Avant-hier on m'a fait ça dans les bains-douches, la gamine m'a massé tant qu'elle a pu et elle ne s'en est pas trop mal tirée. Mais, nique ma mère, ça ne vaut pas un pet à côté, même en cabine individuelle. Vraiment, c'est chez vous les aveugles qu'on masse le mieux ! »

Sha Fuming a tourné son visage, l'a fixé bien en face de celui du client et a déclaré :

« C'est que nous, ce que nous pratiquons ne s'appelle pas du massage. Nous, ce qu'on fait s'appelle tuina, la "massothérapie", c'est autre chose. Bienvenue à vous dans nos salons, Chef, nous serons heureux de vous recevoir à nouveau. »

Chapitre 1

DR WANG

Le Dr Wang – dans les salons de massage, tous les non-voyants se donnent du « docteur » – avait commencé d’amasser son magot à Shenzhen. La boutique où il travaillait se trouvait dans le quartier de la gare. On était à la fin du vingtième siècle et, pour les maîtres de tuina non voyants, c’était une époque dorée. L’expression, un peu pompeuse, signifie que dans l’esprit du Dr Wang l’argent était tout simplement devenu fou et qu’il fallait se mettre, toutes affaires cessantes, à en ratisser le maximum à l’aide des huit intervalles séparant les dix doigts.

Comment l’argent était-il devenu si facile à gagner ? La cause la plus immédiate avait été la rétrocession de Hongkong. Les Hongkongais étaient mordus de tuina, les massages thérapeutiques de la médecine traditionnelle faisaient d’ailleurs partie de leur patrimoine et de leurs habitudes. Mais, du point de vue des tarifs, ce n’était pas donné. Le tuina, c’est du travail manuel, et avec le coût de la main-d’œuvre à Hongkong, qui avait les moyens de se l’offrir ? Or, dès la rétrocession, la conjoncture avait changé et les Hongkongais, par essaims entiers, pouvaient se ruer à Shenzhen. Venir à Shenzhen était désormais tellement simple, aussi simple qu’un homme et une femme qui tombent dans les bras l’un de l’autre ; la

rétrocession, après tout, était-ce autre chose qu'une étreinte amoureuse ? Tous les cols blancs, cols bleus et même cols dorés de Hongkong, montrant un bel ensemble et une belle fièvre dans l'étreinte, s'étaient rués en chœur dans le giron de la mère patrie. Les habitants de Shenzhen avaient immédiatement saisi l'occasion en or qui leur était offerte, et l'industrie du tuina s'était développée en un clin d'œil. On l'imagine bien : quelle que soit la nature de l'entreprise, du moment qu'il n'est question que de force de travail, les Chinois du continent sont capables de déployer une énergie proprement phénoménale. Sans oublier que Shenzhen est une zone économique spéciale. De quoi s'agit-il au juste ? Simplement d'un endroit où l'humain ne vaut pas cher.

Une autre cause ne doit pas être oubliée : on était à la fin du siècle. L'heure approchant, les gens s'étaient mis à ressentir une peur panique, une terreur sans fondement véritable et qui témoignait d'un accès de « vide de yin », dont les manifestations étaient une fougue agressive et dévorante, les yeux brillants d'un éclat étrange et des muscles tressautants. Faire du pognon, et vite, il faut se faire du pognon ! Si on attend, il sera trop tard ! Tous étaient atteints de folie. Les gens avaient plongé dans la folie, et l'argent avait suivi. Mais la folie ça fatigue. Quel remède à cela ? Une séance de ce tuina tiré de la médecine traditionnelle, voilà qui est un bon remède.

C'est dans ce contexte qu'avait grossi le flot des non-voyants, praticiens de tuina, qui arrivaient à Shenzhen. D'une manière absolument foudroyante. Si on voulait trouver des comparaisons, on pourrait parler de tornade ou d'armée en marche, tous les non-voyants du pays avaient eu vent à l'instant même

de cette formidable nouvelle, annonçant qu'à Shenzhen s'ouvrait une ère de renaissance pour eux. De l'argent plein les rues, bondissant partout avec entrain, de vrais sauts de carpe, *plif plaf*, à même le sol. Les provinciaux, très vite, avaient découvert à Shenzhen cet imposant spectacle de foules de non-voyants déferlant par les rues dans les environs de la gare. Cette ville nouvelle n'était pas seulement la fenêtre des réformes ou de l'ouverture économique, c'était d'abord le séjour des aveugles et leur paradis. Ils s'étaient mis en route, avec leurs lunettes noires, leur canne en main, longeant sur la gauche les avenues et les ponts, tantôt d'est en ouest, tantôt d'ouest en est, tantôt du nord au sud et tantôt du sud au nord. Ils sortaient en rangs d'oignons, rentraient de même, véritable défilé, se tenant aux épaules et marchant au pas. Heureux, affairés... Quand les lumières baissaient, c'étaient d'autres bataillons qui faisaient leur apparition : les Hongkongais, épuisés, les Japonais qui vivaient à Hongkong, exténués, les Européens qui vivaient à Hongkong, exténués, les Américains qui vivaient à Hongkong, exténués, et surtout, évidemment beaucoup plus nombreux mais tout aussi exténués, les locaux, nouvelle humanité constituée des enrichis de la classe capitaliste émergente, les dix doigts et le bout de la langue occupés à compter un argent qui bien entendu ne tomberait jamais dans le domaine public. Eux aussi arrivaient par essaims entiers. Ils étaient à bout, tellement à bout, ayant accumulé de la tête aux pieds toute la fatigue de ce siècle finissant. Ils étaient à bout, car ils avaient soumis leurs pauvres muscles à un traitement cruel. Ils débarquaient donc au salon de tuina et, avant même d'avoir eu le temps de préciser la durée

de leur soin, à peine allongés, ils s'endormaient. Les ronflements locaux et les ronflements étrangers s'élevaient et diminuaient en cadence. Lorsque les maîtres non voyants de tuina les avaient bien aidés à se relâcher, bon nombre de clients arrivés survoltés au salon finissaient tout simplement par y passer la nuit. Ils ne parvenaient à émerger qu'au lever du jour. Dès leur réveil, ils versaient un pourboire. Et puis ils repartaient gagner de l'argent. L'argent leur collait au corps, voletait autour d'eux comme une tempête de neige, jamais loin, accessible d'un simple coup d'épée. Il leur suffisait de prendre la pose, avant-bras tendu, le corps fendu en avant, pour toucher de la pointe de l'épée le cœur de leur cible, d'un coup. Sans verser une goutte de sang.

Le Dr Wang s'était donc mis à gagner de l'argent. Ce qu'il récoltait, c'était de la menue monnaie. Mais il était tellement habitué à la pauvreté, en définitive, que dès son arrivée à Shenzhen tout cet argent l'avait épouvanté. Comment pouvait-on faire de l'argent comme ça ? C'était effrayant. Lui, il voulait assurer son autosuffisance, tout bonnement. Ce qui signifiait quoi ? Eh bien tout simplement résoudre par lui-même ses problèmes de subsistance, logement et nourriture. Or, non content de pourvoir à sa propre subsistance, il marchait déjà en plein rêve. Il se faisait non seulement des yuans RMB, mais encore des HK dollars, des yens et des US dollars. La première fois que le Dr Wang avait palpé des dollars, c'était un samedi, au petit matin. Son client était un Japonais à la peau tendre et aux extrémités menues, le pourboire aussi avait été menu, d'un format inférieur, moins long et moins large qu'à l'habitude. Le Dr Wang, méfiant, suspectait un faux billet. Mais le patient,

après tout, était un hôte de niveau international et le Dr Wang n'osait pas exprimer ses doutes, de si bonne heure il se sentait fatigué à tomber, alors que le propriétaire du « faux billet », lui, les muscles ragaille, se tenait devant lui, droit comme un pinceau. Donc il restait là, hésitant, sans cesser de tripoter le fameux pourboire. L'hôte japonais, voyant l'air hésitant du Dr Wang, croit que celui-ci trouve la somme insuffisante, après réflexion, il sort un nouveau billet. Du même format, un peu moins long et moins large qu'à l'ordinaire. Pour le coup, la méfiance du Dr Wang s'accroît : à quoi rime ce second billet ? L'argent de ce gars vaut donc si peu ? Il tient le billet dans sa main et s'est carrément figé sur place. L'hôte japonais, méfiant à son tour, sort un troisième billet et le balance dans la main du Dr Wang, avant de lui saisir le pouce qu'il amène, dressé, jusque devant son visage, tout en s'exclamant : « Bon travail, toi, ça, bravo, bravo ! » Sous les compliments, le Dr Wang sait de moins en moins quoi répondre et se confond en remerciements. Croyant toujours qu'il s'est fait berner, très sombre, il n'ose pas en parler, son « petit » pourboire glissé dans ses vêtements. Enfin, l'après-midi, n'y tenant plus, il montre les billets à un valide : ce sont des dollars. Trois cents dollars tout rond. Haussant les sourcils, le Dr Wang reste bouche bée, sans parvenir à la fermer de l'après-midi tellement il se marre. Le voilà parti. D'un seul souffle, il trace trois cercles sur les côtes sud de la mère patrie¹.

1. Reprise des paroles d'une chanson intitulée *Histoire du printemps*, qui exalte la réforme économique menée par Deng Xiaoping. La phrase : « En 1979 est arrivé le printemps, un vieil homme, d'un seul souffle, a tracé un cercle sur les côtes sud de la mère patrie », relate la création par Deng Xiaoping de la zone

C'est ainsi que vient la folie de l'argent. De convoitise, on perd toute mesure. Les billets se multipliaient et, comme des tapis volants, grimpaient dans les airs. Ils s'élevaient, tournoyaient, faisaient des loopings, descendaient en piqué, pour atterrir finalement en hululant juste entre les doigts du Dr Wang. Celui-ci était désormais en mesure de percevoir le curieux bruit de moteur annonciateur de l'argent, un grondement sourd, bientôt suivi d'un sifflement aigu. Les journées se succédaient, dans une excitation croissante. On aurait dit la guerre. Et le Dr Wang s'est enrichi.

Au beau milieu de cette « guerre », le Dr Wang a connu le « printemps ». Il est tombé amoureux. On était alors à la fin du millénaire et le nouveau siècle allait commencer. Le soir du réveillon, Xiao Kong, jeune personne non voyante originaire de Bengbu dans l'Anhui, est venue de l'autre bout de Shenzhen rendre visite au Dr Wang dans son salon du quartier de la gare. Comme il n'y avait pas de clients, dans les cabines de tuina c'était le calme plat et l'atmosphère ne s'accordait pas du tout au réveillon du millénaire. Les praticiens non voyants, réunis dans la salle de repos, s'écroulaient un peu, chacun dans son coin. Ils ne parlaient même pas, mais dans leur tête ils fulminaient. Ils en voulaient à leur patron. Quand même, un jour pareil, ne pas leur donner congé ! Or le patron leur avait dit : « Prendre congé un jour pareil ? Pour les autres il fait jour, pour vous il fait noir, ça ne peut pas être la même chose, non ? Les autres se reposent, ils s'amuse et vont se fatiguer, et alors ce sera l'aubaine

économique spéciale de Shenzhen. Dans son exultation, le Dr Wang, avec ses trois cercles, surpasse même Deng Xiaoping... (Toutes les notes sont de la traductrice.)

pour vous, qui sait à quelle vitesse les affaires vont nous tomber dessus ! Attendez un peu, vous tous, aucun ne doit manquer ! » Les masseurs, pour attendre, ont attendu, mais les affaires ont dû se casser la jambe car pas un client n'a fait son entrée. Le Dr Wang et Xiao Kong, après avoir tenu un moment, se sont trouvés désœuvrés. Ensuite le Dr Wang a soupiré discrètement, puis il est monté à l'étage. Rien n'a échappé à l'oreille de Xiao Kong qui, après quelques minutes, a grimpé à tâtons l'escalier et s'est rendue dans le salon de massage.

Ici c'est encore plus calme. Tous deux se dirigent vers la pièce du fond, ouvrent la porte, entrent. Ils s'assoient, chacun sur un lit de massage. En temps ordinaire c'est plein à craquer, mais là, jamais l'ambiance n'a été aussi morne. La veille du nouveau millénaire, une situation pareille est tellement inattendue qu'elle en est presque angoissante. Comme si c'était prémédité ; un décor minutieusement disposé à l'avance, en prévision. En prévision de quoi ? Difficile à dire. Le Dr Wang et Xiao Kong se mettent à rire. Sans bruit, chacun pour soi. Ils ne se voient pas, mais ils savent tous les deux que l'autre rit. Puis ils se consultent : « Pourquoi tu ris ? » Qu'est-ce qu'ils pourraient répondre ? Alors ils retournent la question : « Et toi ? » Les phrases se suivent à la file, après ces questions. Tout leur paraît calculé, on se croirait dans une mauvaise comédie. Pourtant ils reprennent leur sérieux. On se rapproche bel et bien d'une éventualité, rien n'interdit de poursuivre la manœuvre. Ils se remettent donc à rire. Rire leur donne une sensation un peu bizarre, comme si leurs joues étaient engourdies. Un manque parfait de naturel, il leur est difficile de continuer de rire et encore davantage de

cesser de le faire. Lentement, l'atmosphère dans le salon de massage se fait suggestive, animée, il y a comme un léger frémissement. Très vite, le frémissement fait corps, devient flot. Qui sait à quel moment le flot se démultiplie, les bouscule, une houle se lève, annonciatrice d'événements plus graves encore. Les éléments semblent prêts à se déchaîner, à déferler de tous côtés. Les indices d'un danger imminent s'accroissent.

Pour éviter d'être emportés par le flot, ils se tiennent au bord du lit, de toutes leurs forces, avec un succès mitigé. Ils luttent un bon moment, dans cet équilibre instable, et finalement le Dr Wang met le vrai sujet de conversation sur le tapis. Il avale sa salive et demande : « Tu... as bien réfléchi ? »

Xiao Kong détourne la tête. C'est une habitude, chez elle. Lorsqu'elle détourne la tête avant de parler, c'est qu'elle a déjà pris sa décision. Elle agrippe le bord du lit, répond : « J'ai bien réfléchi, et toi ? » Le Dr Wang met une éternité à répondre, ils sont pris de rires, par moments. Le rire s'éteint puis reparaît sur son visage. Trois fois il se reprend, avant de déclarer enfin : « Tu sais, moi ça ne compte pas. Le plus important, c'est toi. » La phrase a mis un temps interminable à venir, et Xiao Kong attendait. Pendant cette attente, elle n'a cessé de gratter du bout du doigt le revêtement du lit de massage, *crr crr crr*, sur le skaï. En entendant la phrase du Dr Wang, elle détecte un sens qui s'y cachait et la signification de cette phrase embaume, répand un parfum encore plus délectable que s'il avait dit : « Oui, j'ai bien réfléchi. » Aussitôt, sa respiration s'accélère. Très vite, son corps brûle. Elle sent que quelque chose en elle a changé, de manière à peine perceptible et cependant radicale, de

l'ordre d'une reddition sans conditions. Alors Xiao Kong saute du lit de massage, s'avance, elle est maintenant debout devant le Dr Wang. Lui aussi s'est levé. Leurs mains en avant, chacun presque au même moment atteint le visage de l'autre. Ses yeux. A ce contact, tous deux se mettent à pleurer. Ils n'étaient pas préparés à ce qui arrive et que rien ne laissait présager. Chacun laisse son regard se déverser sur les doigts de l'autre, les larmes sont toujours une émotion et annoncent de nouveaux événements. Et donc ils s'embrassent, bien qu'ils n'y connaissent rien. Les bouts de nez s'entrechoquent, puis très vite se cèdent mutuellement la place. Xiao Kong, plus maligne finalement, tourne un rien son visage, mais le Dr Wang n'est quand même pas si bête, se fiant à la respiration de la jeune femme, il trouve ses lèvres du premier coup, et cette fois le baiser a lieu. C'est leur premier baiser, à tous deux et à chacun, mais il n'est pas très enthousiaste car ils ont un peu peur ; de ce fait leurs lèvres se séparent, tandis que leurs corps au contraire se rapprochent, se collent presque l'un à l'autre. Comparativement au premier baiser échangé, ils préfèrent de beaucoup, adorent même ce « baiser » de leurs corps, qui ainsi ont trouvé un soutien et un appui. Qu'il est bon de savoir sur qui compter et s'appuyer ! Quelle sécurité et quel réconfort, sûrs, solides ! Pouvoir compter l'un sur l'autre, pour la vie. Le Dr Wang serre Xiao Kong contre lui avec emportement, dans un geste presque brutal. Xiao Kong, elle, préférerait qu'ils s'embrassent de nouveau, mais lui s'exalte : « Allons à Nankin ! dit-il. Tu viens avec moi ! A Nankin ! J'ouvrirai un salon, tu seras la patronne ! » Et autres divagations. Xiao Kong, sur la pointe des pieds, l'arrête : « Embrasse-moi, embrasse-moi, s'il te

Achevé d'imprimer
sur les presses
de l'imprimerie
Jouve, France

Dépôt légal : septembre 2011



Bi Feiyu a fait un pari audacieux, qui donne un livre totalement singulier. Il a voulu raconter aux voyants que nous sommes une manière de voir le monde que nous n'imaginons même pas, celle des non-voyants.

Voici donc l'histoire d'une confrérie de masseurs aveugles spécialisés dans les massages thérapeutiques relevant de la médecine traditionnelle chinoise. Une petite communauté dont nous découvrons la vie et les coutumes, comment ils travaillent, tombent amoureux, espèrent en un avenir meilleur, dans des récits vifs et savoureux, où ils se montrent souvent drôles, parfois lyriques, cupides, touchants, si semblables à nous et pourtant d'une indéfinissable étrangeté.

Bi Feiyu a songé à ce livre pendant vingt ans avant d'entreprendre sa rédaction, cherchant dans la fiction les moyens de rendre justice aux non-voyants qui l'ont inspiré et l'ont impressionné par leur recherche du bonheur, souvent plus joyeuse et volontaire, dit-il, que celle des voyants.

22 €

harmonia mundi
— diffusion livres —

www.editions-picquier.fr



9 782809 702828



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

PICQUIER & PROTIERE